

## BROUILLARDS ROUGES



ЦРВЕНЕ МАГЛЕ  
CRVENE MAGLE

**DRAGIŠA VASIĆ**

EXTRAIT

© Traduit du serbe par Alain Cappon

**Juin 2014**

## CHAPITRE CINQ

Alors la formidable ligne de défense, longue de plus d'un demi-cercle, étirée depuis Đevđelija<sup>1</sup> – par-delà le Timok, le Danube, la Save, et la Drina – jusqu'au Sandjak, alors ledit cordon tendu aux fins de ne pas céder « ne fût-ce qu'un seul pouce de terre sainte » se disloqua désespérément dès les premiers assauts d'offensives lancées du nord et du sud-est, puis se mit à craquer jusqu'à se briser complètement, tout s'en allant soudainement à vau-l'eau. Car sans vouloir céder un pouce de terrain, on sentait, on savait que de toutes parts planait sur cette ligne un danger formidable, irrésistible, et force fut de tout abandonner d'un coup. Et de la Save et du Danube jusqu'aux confins sud-est du front des divisions entières, jamais auparavant plus fournies en nombre, se coulèrent dans des retraites confuses ; et ce, précisément au moment où l'issue de la grande et cruciale bataille était scellée par les principales offensives.

Et ainsi l'orgueilleux, l'impétueux hérisson responsable de l'embrassement généralisé et de tant de malheurs causés à tous, effectua son repli, se traîna, dévala la tête la première, roula sur ses piquants qui, dans cette culbute, ne cessaient de tomber ou de se planter dans sa chair jusqu'à ce que, le corps couvert de blessures, la tête rentrée à ne plus rien voir, il se trouve face aux gorges des montagnes albanaises.

Devant l'arche d'un pont turc au pied duquel la Drim, la rivière la plus répugnante qui puisse être sur la sphère terrestre, grondait en sourdine dans une écume sale, au crépuscule de ce jour de novembre où le dernier détachement assurant la couverture devait passer de l'autre côté et abandonner l'ultime pouce de terre, les servants d'une batterie de campagne enterrèrent en silence quatre de leurs pièces sur la rive au pied d'un versant envahi de fougères et de petites brous-

---

<sup>1</sup> Ou Gevgelija, ville de Macédoine sur la rive droite du Vardar. (Les notes sont du traducteur.)

sailles. Le trou destiné à la dernière pièce creusé, le commandant et deux officiers du peloton après lui vinrent baiser les tubes élimés. Puis, à leur tour, l'un après l'autre, les soldats aussi embrassèrent les tubes. Ils attendirent que la pièce fût enterrée et, tandis que les soldats s'épongeaient les yeux aux manches de leurs vareuses brûlées, ils se dirigèrent vers ce grand pont sans garde-fous, aussi glissant que du verre, pour superviser la traversée des chevaux.

Ô combien périlleux, effectué par temps de verglas, de gel intense et de vent glacial, ce passage exigeait des efforts sans pareils. Les yeux exorbités, les sabots enveloppés de toile de sac, une bête fébrile s'échinait à grimper et, la tête rasant le sol, humait, reniflait bruyamment, piaffait de nervosité. Dérapant sur ses membres postérieurs écartés, crispée par l'appréhension et la peur, hagarde, elle s'immobilisait puis, aiguillonnée par le tumulte des cris, clameurs et jurons proférés par les spectateurs massés près du pont, repartait de l'avant dans un élan de panique, entraînant derrière elle son guide qui, d'une main ankylosée serrait fermement le licou et, de l'autre, se maintenait en prenant appui sur le sol. Et ainsi, après chaque traversée, tandis que de l'autre côté du pont l'animal frémissait toujours le regard mêlé de surprise et de tristesse, de ce côté les spectateurs soulagés se préparaient pour un nouveau moment d'angoisse et de crispation. Et quand la tension nerveuse devenait insoutenable, le passage des bêtes alors s'interrompait pour permettre aux fantassins et aux réfugiés de traverser, jambes pareillement bandées, quatre par quatre en se tenant mutuellement aux épaules, le regard rivé droit devant eux.

Puis vint le tour de la compagnie de mitrailleuses ; les quatre premiers chevaux passèrent sans problèmes. Le cinquième, un remuant alezan, était mené avec précaution par un sergent, le chef du détachement en personne. Mais le cheval stoppa sa marche et quand le plat d'un *tesak*<sup>2</sup> s'abattit violemment sur sa croupe, il se montra plus rétif encore et sembla

---

<sup>2</sup> Couteau pesant et large porté autrefois par le soldat à sa ceinture.

se figer sur place. De dessous ses vêtements, l'homme sortit alors une grande serviette sale et en banda les yeux de l'animal dont chaque nerf maintenant palpitait. Tiré vers l'avant, le cheval parvint calmement au milieu du pont ; mais là, au sommet de l'arche, il s'arrêta net et dans la seconde tomba à genoux sur ses antérieurs qui avaient glissé. Au même instant, mille cris insensés montèrent près du pont. Destinés à mettre le sergent en garde, ils ne firent que l'assourdir. Déconcerté par ce vacarme, inconscient de ses actes, il se recula d'un pas et de la pointe de sa botte, de toutes ses forces, décocha un coup de pied dans les côtes de l'animal agenouillé. Le cheval tenta de se planter sur ses jambes, s'agita convulsivement, donna une saccade, mais en pure perte. Dans une seconde tentative où il mit tout son cœur, il se redressa et, en un éclair, dans un mouvement de désespoir, regimba ; aussitôt ses membres postérieurs se déroberent inopinément, gauchement, il fit un terrible écart, de sa poitrine vint percuter celle de son guide et bascula avec lui par-dessus le bord du pont, puis dans l'abîme. L'homme le précéda dans leur chute, pareil à une loque qu'on aurait jetée, tomba dans l'eau et disparut. L'animal au-dessus duquel voletait la serviette qui s'était détachée de ses yeux, plongea au même endroit, disparut lui aussi mais, le premier, il refit surface ; emporté par le torrent, les yeux écarquillés et les narines grandes ouvertes, à toute allure il fut entraîné vers l'aval. L'eau rejeta alors l'homme qui, totalement terrorisé, étranglé par un horrible cri, battit plusieurs fois des bras avant à nouveau de disparaître.

À ce moment, sans perdre aucunement de vue l'endroit où la tête du sergent avait surgi l'instant d'avant, l'un des trois officiers présents se débotta à la hâte l'éperon fortement appuyé contre la pointe des orteils, puis balança capote, blouse, calot ; telle une flèche, il s'élança sur la rive.

Un instant muette de stupeur, celle-ci retentit de plus belle de clameurs frénétiques, saccadées, insensées.

L'officier entra dans la rivière et, le buste droit, la fendit de ses puissantes cuisses. Quand l'eau lui monta par-dessus la taille, il joua de ses gigantesques coudes, un coup à gauche,

un coup à droite. Les épaules submergées, il se plia soudainement en deux et sa chevelure noire et son large cou blanc se perdirent dans l'écume sale. Empoignée par la houle sombre des flots qui dévalaient à une vitesse folle, remontant et retombant tel un ballon qui rebondit, la tête de l'officier se projeta tout à coup en l'air et, entouré d'un furieux tourbillon d'écume, se figea, se secoua, et s'ancra au milieu de l'eau. Devant, à la ronde, éparpillés ça et là, saillaient des rochers détremvés, aux arêtes vives, contre lesquels en de vertigineux remous se fracassaient d'haletantes vagues de mousse gris sale. Alors la tête plongea, sombra dans cette écume. Sur la rive, les cœurs se contractèrent. La tête ressurgit toutefois rapidement, s'ébroua, demeura un instant maintenue à la surface de l'eau par des mouvements de bras, puis, de nouveau, échappa à la vue, cette fois durablement. Et soudain, dans un élan puissant, triomphal, elle rejaillit des profondeurs, haute, solitaire, traînant derrière elle la masse trempée, inconsciente du sergent et, légèrement penchée sur un bras, se mit à fendre l'eau en direction de la rive.

Comme prise de démente, la berge se mit à hurler. Et tandis que la Drim mugissait entre ses gorges et que son fol grondement étouffait les clameurs, l'homme, le corps entièrement rougi, pantelant, trempé jusqu'aux os, remonta sur la rive, balança sur le sable la masse encore vivante, et se volatilisa...

Le jour suivant, la colonne formée par ce même détachement d'arrière-garde gravissait épuisée la sente escarpée de l'une de ces cotes ; l'unité qui la devançait ne devait en aucun cas en abandonner le faite avant l'arrivée de ses premiers éléments. Mais il n'en fut rien. Quand elle se présenta, un feu nourri tiré du sommet l'accueillit. Un âpre combat s'engagea car il fallait au plus vite s'emparer de ce sommet afin de rétablir le contact rompu entre les unités. Mais la résistance acharnée opposée par ceux qui le tenaient en rendait l'accès impossible. Il fallait opérer une manœuvre de contournement, s'approcher par le flanc ou dans le dos des opiniâtres défenseurs était la seule issue. Ordre fut donc donné aux sections

qui, déjà, avançaient pied à pied, étaient épuisées et sans plus guère de volonté, de franchir un ruisseau puis, lentement, d'attaquer le versant aussi abrupt qu'un mur. Mais, sous le feu, exténués, les soldats hésitèrent, stoppèrent leur progression, et brusquement se replièrent. Voyant cela, les officiers d'état-major se pétrifièrent et, inquiets, pointèrent leurs lunettes vers le sommet où, vifs comme des écureuils, se précipitaient les maigres et élancés montagnards albanais.

Décollant la longue-vue de ses yeux, le commandant du détachement interrogea du regard les officiers autour de lui.

– Messieurs, dit-il, y a-t-il un volontaire pour...

Un officier leva le bras et salua.

– Avec votre permission.

– Vous ? Mais la journée d'hier vous a éreinté...

– Avec votre permission, mon colonel...

Sur ce, l'officier tourna les talons et rejoignit ses hommes.

– Capitaine, je ne veux pas que vous vous exposiez sottement... Montrez-vous d'une extrême prudence.

Mais l'officier n'entendit pas et, peu après, une fois désignés les soldats devant l'accompagner, il disparut dans les ravins...

Ce jour-là, le détachement n'avança pas d'un mètre. Le lendemain, les combats reprirent une grande ampleur mais, malgré tout, le sommet aux airs de sinistre, de vilaine forteresse de roche noire, resta longtemps, obstinément inaccessible aux sections d'assaut du détachement. Les heures s'écoulaient. Mais tout à coup, vers midi, le feu de l'autre camp baisa d'intensité tandis que les cris des occupants du sommet de plus en plus s'éteignaient du côté opposé. Une confusion certaine, inattendue, régnait manifestement, et les sections, accentuant leur pression, montèrent à l'assaut. Quelque temps après, le sommet étant désert, le détachement put se remettre

en ordre de marche et forcer son allure pour se garder d'une attaque sur ses arrières.

Sur l'autre versant, après avoir traversé une pinède et débouché dans une vallée où sinuait un ruisseau rapide et gorgé de glaise et de gravier rouge, la première patrouille de fantassins aperçut dans ce ruisseau à l'eau troublée de sang un corps blanc, nu jusqu'à la ceinture, la tête en bouillie. La patrouille fit halte, examina le corps, se signa, et reprit sa route en scrutant les alentours.

Puis, en colonne par un, se présenta l'avant-garde et, ensuite, le reste du détachement. À l'arrivée, seulement, de l'état-major, l'officier qui ouvrait la marche descendit de sa monture et se pencha sur la dépouille.

– Un officier, dit-il.

– Comment le savez-vous ?

– Je le sais. L'officier d'ordonnance, qui assurait la liaison.

– Vérifiez, vérifiez ! Ôtez-lui sa plaque.

– Il n'en porte pas. C'est...

– Que dites-vous ?! À son bras... mais regardez donc !

– ... le sergent de la 5<sup>ème</sup> batterie.

L'état-major qui s'était arrêté fut rattrapé par la compagnie de mitrailleuses puis par les servants de la batterie désormais sans plus de canon.

– Continuez ! En avant !

Sur la tête fracassée au visage tourné vers le sol, un large et puissant cou soulignait de blanc des grumeaux de sang et une épaisse chevelure noire bouclée. Un soldat s'avança très près, frémit, ouvrit grand la bouche mais ne put aller jusqu'au bout de sa phrase. Puis il se gratta la tête et, se reprenant, dit :

– R'gardez... C'est not' sergent !

Le colonel appela le commandant de la 5<sup>ème</sup> batterie.

– Hristić... Le vôtre ? Vous êtes bien sûr ? Regardez bien.

Le commandant sauta de son cheval, se pencha et examina le corps.

– Hélas, mon colonel...

– C’était un brave ?

– Remarquable, mon colonel. Comme homme et comme camarade, et comme soldat. Quelqu’un de vraiment remarquable.

– Allez, continuez !

À l’arrière, des coups de feu étaient échangés, et la vallée toute entière était déchirée par le sifflement des balles.

– Il va rester là... comme ça, mon colonel ? Sans sépulture ?

– Pas le temps d’y penser. Vous n’entendez donc pas derrière vous ?

Le colonel éperonna son cheval ; l’animal hésita, renâcla, et finit par enjamber le corps.

Et en colonne par un, on reprit la route.

Seul Jurišić, tête nue, livide, le front barré de rides, resta là, paralysé... À l’arrivée de la dernière patrouille, lui aussi éperonna son cheval. Dans la courbe, il jeta un ultime regard derrière lui. Sur les graviers rouges, dans la glaise, se détachait la silhouette blanche, immobile de son ami Hristić.

Première édition en serbe : 1922